



Norge autrement

COMMUNICATION DE JEAN TORDEUR
A LA SEANCE MENSUELLE DU 14 JUIN 1986

La composition de l'œuvre de Norge s'établit sur une très longue durée. Commencée avant 1923, date de sa première publication, elle se poursuit activement aujourd'hui. Dans ce considérable espace de temps, on discerne facilement deux périodes très contrastées. Il est surprenant qu'une seule d'entre elles suscite tout l'attrait que l'on sait, combien justifié d'ailleurs, alors que l'autre demeure dans l'ombre. Préciser à quel point l'accomplissement norvégien est intimement tributaire d'une face insuffisamment explorée est tout l'objet de mon propos.

La poésie de Norge commence à être vraiment connue en France en 1950 lorsque paraissent deux minces recueils : *Les Râpes* et *Famines* dont les vers décapants et la verve se démarquent fortement du paysage poétique français de l'époque. Ceux qui les découvrent ignorent naturellement que leur auteur, âgé de 52 ans, a publié déjà dix recueils qui, tout comme ceux de Marcel Thiry, n'ont pas emprunté les chemins de la grande diffusion.

Les douze années qui suivent voient paraître *Gros Gibier*, *La Langue verte*, suivie de *Charabias* et de *Verdures*, le premier volume des *Oignons* et *Les Quatre vérités*. Ils révèlent l'originalité drue, la profusion inventive, les succulences langagières, les sagesses narquoises d'un créateur de haut vol.

La rançon du succès qui s'ensuit, c'est qu'il accentue l'ignorance de ce qui se trouve à son origine. Ces précieuses sources, c'est-à-dire les dix recueils antérieurs, ne sont au reste réimprimés qu'en 1978, dans le fort volume de 660 pages publié par Seghers, qui rassemble les œuvres échelonnées sur un demi-siècle, que j'ai eu

la joie et l'honneur de préfacer. Force est de dire que ceux qui sont allés y puiser, rares hier, sont demeurés peu nombreux aujourd'hui.

Cette incuriosité ne laisse pas de surprendre. Une somme poétique d'un pareil calibre, publiée à 80 ans par un poète dont la carrière publique a commencé trente ans plus tôt seulement, ne devrait-elle pas inciter les commentateurs à mettre au jour, sous l'œuvre connue, les strates profondes de son inspiration ?

S'ils ne se sont guère livrés à pareille recherche, c'est, on le devine, parce que l'étonnant univers norvégien a su imposer depuis 1950 ses vivaces et contradictoires magies avec une telle évidence qu'elles se suffisent à elles-mêmes.

Et, certes, il suffit de prononcer son nom pour que surgisse tout un monde crépitant, déroutant, où l'ironie alterne avec la louange et le mythe avec le terre-à-terre. Des juges injustes, des filles de fabrique y côtoient des héroïnes de tragédie, des mouches discoureuses. Des reines indolentes, des potentats ubuesques y donnent la main à des larrons, de noirs mineurs à de blancs boulangers, des benêts à des pleutres, à des pendus, de vieilles femmes radoteuses à des personnages légendaires : Icare, Orphée, Merlin, Mélusine.

Fabuliste, moraliste, fantaisiste, maniant avec un art égal les comptines et le large verset, le langage enfançon et le pur octosyllabe, aigu comme un canif, preste comme une alouette, poli comme un galet, débridé dans les plus folles inventions, ordonné comme un jardin français, gourmand de réalités, curieux de surnaturel, la dent dure, le sourire en coin, la main tenant fermement la trique mais tendre à la caresse, iconoclaste prônant la mesure, consommable comme du pain chaud, Norge est au four et au moulin avec un appétit de grand vivant, poursuivant au reste simultanément l'écriture de plusieurs recueils pour ne s'enfermer jamais dans le piège d'une seule tonalité.

Toutefois, dans cet apparent tohu-bohu, une évidence saute aux yeux. Les situations si diverses que propose cette poésie n'ont qu'un seul héros, l'homme, ce personnage combattant, le seul être au monde capable de prendre conscience de tous ses possibles mais aussi de ses manques et, par le fait même, de l'absurdité de sa condition. Chasseur, gibier de sa propre chasse, paresseux ou industriel, avare ou prodigue, pacifique ou vindicatif, réticent au songe, peu disposé à l'adoration, héros ou concierge, prince ou valet, saint ou filou, bourreau ou victime, c'est lui que débusque Norge, c'est à sa poursuite qu'il lance son hallali dans *Gros Gibier* :

Sus, fonçons, les chiens font flairé
(Quelle odeur). Il y a de l'homme
Il y a de l'homme au fourré.

Sous sa feinte cruauté, il n'est pas malaisé d'entendre que cet hallali se conjugue avec un véritable chant d'amour :

Si tout est mal dit dans ces détours
c'est qu'on vient aimer et non comprendre.
Nous avons affaire avec l'amour
et c'est vous qu'on aime, enfants de cendre.
Puisque c'est mal dit, pardonnez-nous
et calmez un peu vos durs trombones.
L'amour et l'amour sont à genoux.
Nous avons affaire avec les hommes.

Certes, ces épousailles contradictoires avec la créature doivent beaucoup au tempérament intime du poète : Norge est doué du goût de la vie comme peu d'êtres le sont. Elle l'émerveille, elle l'étonne à tout instant, elle trouve en lui quelqu'un à sa ressemblance, c'est-à-dire spontanément multiple, lui qui se veut

fidèle à tant de voix
qui se mangent entre elles.

Cependant, comment ne pas s'interroger ? Une inflexion naturelle, une impulsion reçue de naissance, une aptitude spontanée au bonheur, tout cela peut faire un épicurien, peut-être même un chantre du plaisir mais non pas ce poète de l'affirmation qui habille sa passion de l'humain sous de piquantes légèretés. Au-delà de ce trait de caractère, un autre facteur n'est-il pas intervenu, plus déterminé, plus explicite, pour que Norge s'inscrive avec tant d'éclat dans la célébration de l'existant ?

Or ce facteur existe et c'est lui qui devrait inciter, tout en se délectant du Norge que l'on connaît, à lire « Norge autrement », c'est-à-dire en cherchant à identifier dans sa poésie ce que l'on pourrait appeler « le thème de la volonté ».

Il est tout à fait frappant de constater que ce thème apparaît dès le premier recueil que ce très séduisant jeune homme de 25 ans, de solide tradition bourgeoise, publie en 1923, en même temps que Thiry et Michaux font leur entrée en poésie. Plus frappant encore de voir ce motif se révéler dans une plaquette intitulée *27 Poèmes incertains*. C'est une poésie fortement marquée par l'époque, qui oscille, tout comme *Les Indifférents* d'Odilon-Jean Périer, entre un aimable scepticisme et une mise à distance de ce que le jeune poète appelle *les évasions inespérables*.

Toutefois il ne semble pas disposé à se complaire dans le vague non plus que dans le dolorisme ou la dérision. Il s'exhorte, au contraire, à aimer son incertitude et sa détresse, c'est-à-dire, notons-le, à coexister avec elles. Bientôt cette coexistence le conduit à proclamer que *demain est l'aventure la plus fabuleuse*. Enfin, la nature de cette aventure est définie : c'est la poésie qui, seule, en vivant les contraires, assurera la liberté de les faire cohabiter.

C'est là, on en conviendra, une voie très étrangère, à la sensibilité du temps, puisqu'elle se veut clairement constructive. Aussi, inquiet des moyens qui lui permettraient de la suivre, se pose-t-il soudain cette question fondamentale dans un poème intitulé *Le Portique* :

Ô mon vouloir, sauras-tu être un si grand pont
qui enjambe tant de gouffres ?

C'est une question qui, sonnante comme un défi, en appelle à l'espoir d'une réponse. Celle-ci ne se fait pas attendre. Elle claque comme une consigne, celle de s'engager dans une action exaltée :

Lors, les fresques suppliantes que je tente de rêver
doivent être sublimées au grand feu.
Mon âme, en vérité, voici l'ultime montagne
qui déchiquette les lointains !

Et c'est à l'autre versant :
irradiante et fleurs et triomphe,
le portique béant de la terre promise.

Je tiens que ces quelques vers de 1923 décident d'une œuvre et d'une vie désormais inséparables. Ils marquent l'irruption décisive dans l'une et dans l'autre d'une détermination, d'une volonté choisie et déclarée. Le mot *vouloir*, le mot *pont* disent la ferme intention de lancer une passerelle entre la difficulté d'être et la résistance à cette difficulté. Le mot *sublimées* désigne le tremplin secret de ce bond qui franchira l'abîme : il s'agit de porter à l'incandescence, par la poésie, tout à la fois son propre déchirement et sa propre avidité de l'existence. Le mot *âme* situe le lieu spirituel où cette rencontre s'accomplit. *La terre promise*, enfin, est celle de la jubilation unitive des contradictions.

Formé avant 1914 dans ces écoles de fermeté que sont les jésuites d'alors et l'École allemande, mais lecteur aussi de ce prophète de l'énergie qu'est Nietzsche, Norge s'est trouvé très jeune préparé à penser que si l'homme ne se décide pas à « se faire », il court le risque de se dissoudre dans l'à-peu-près. Se pose alors à lui une question d'existence : quel sens l'homme peut-il donner à sa vie ?

Il mettra longtemps à reconnaître qu'elle est d'ordre métaphysique. Tout d'abord, parce qu'il est d'une génération qui répugne aux grands mots. Ensuite, parce que la gravité s'entoure toujours chez lui, on le sait, d'un charme malicieux. C'est voici trois ans seulement, dans la réédition du beau livre que Robert Rovini lui a consacré dans les « Poètes d'aujourd'hui », qu'il consent enfin à un aveu formel sur ce thème capital :

Dans les incertitudes qui tourmentent la condition où nous sommes, je me dois de confirmer que j'ai fait un choix. J'ai fait un choix délibéré entre les puissances du oui et celles du non.

Ce choix est-il arbitraire ? Il l'est ardemment. Comme sont arbitraires les battements du cœur. Le cœur bat pour la vie sans aucun propos lucide.

Ce oui à l'amour, ce oui à la soif de bonheur, ce oui au sourire, ce oui à Dieu même ne sera pas gagné sans épreuves. Car il s'agit d'un combat. Les tortures l'accompagnent autant que les objections de l'absurde. Mais l'élan d'une

passion qui ne se nourrit que de son désir n'admettra pas de limite. Au demeurant, je suis de ceux qui pensent que la vocation de l'homme réside dans le dépassement, dans le vertige de joindre ce qui l'entoure et qu'il sera tenté d'appeler l'Infini. Chasse à l'homme si l'on veut et sans doute chasse au surhomme. L'homme est fabuleux, il exige sa Fable.

... Un monde sans poésie est un monde qui démissionne. Le monde meurt d'impoésie. Ici s'affirme le refus d'être emporté comme une épave sur les houles des âges, une fidélité aux bêtes et aux gens, ici un héritage, une fortune qu'il s'agit d'assumer et d'accroître. Et que l'insupportable « creux-néant-musicien » soit comblé par notre jouvence exultante.

Le mot Joie s'est maintes fois formé sous ma plume et j'y reviens. La joie est une émanation spontanée de certains tempéraments. Mais elle est aussi un acte de la volonté. Je souhaite que ma poésie constitue une motion passionnée de vitalité et de joie.

On aura remarqué que dans ce texte révélateur Norge parle d'un « oui au sourire ». C'est un de ses mots-clés. Tour à tour masque, armure, auréole, le sourire est dans sa poésie le signe permanent d'un combat et d'une victoire. Il y brille dans le grave, il s'y moque de l'affreux.

Or c'est dès 1929, dans deux vers de *l'Avenue du ciel* que le sourire est prescrit à l'homme comme une consigne de vie : « quelque chose oblige de sourire / sous peine de mourir. »

En 1936, *Le Sourire d'Icare* élève ce mot d'ordre à sa dignité subversive. Toute l'exégèse traditionnelle du mythe d'Icare nous enseigne à considérer que sa chute est le juste châtiment de l'orgueilleux. Chez Norge, au contraire, Icare est l'homme qui, dominant la matière, brûle d'assurer et d'assumer l'expansion de son âme. Le poète ne lui fait-il pas dire : « Il s'agit d'être l'ouvrier d'une merveille », la merveille n'étant pas de réussir mais de démontrer que seul l'impossible est le destin de l'être. Aussi Icare ne meurt-il pas ici comme un réprouvé. Ceux qui découvrent son corps se surprennent de voir ce cadavre sourire :

Quelqu'un dit: Il sourit d'avoir si follement défié Dieu.

– Ou de l'avoir adoré de si près.

– Mais quelqu'un dit encore : chers compagnons, c'est le même sourire !

Un mort qui sourit contre toute règle, un dieu qui se sentirait reconnu par qui le défie, l'échec transformé en grâce, c'est manière pour Norve, à la veille de la quarantaine, de prendre définitivement le contre-pied des sagesse de soumission pour s'avancer vers ce qu'il va de plus en plus précisément appeler l'âme.

Joie aux âmes, ce livre superbement cohérent, est le « Ce que je crois » de Norve. Écrit en 1939 et 1940, alors que le conflit mondial se noue, publié en 1941 par la Maison du Poète, il doit son titre à une coutume que le poète rappelle en ces termes :

En Bretagne, dans l'île de Sein, misérable terre sans arbre, au bétail maigre,
battue par les tempêtes, les hommes ne se saluent pas d'un bonjour, bonsoir. Ils
disent Joa d'ann annaoun, Joie aux âmes.

Le symbole est transparent. Les habitants de l'île de Sein sont la métaphore évidente de la condition humaine. Leur sort ingrat, ils ne le surmontent qu'au prix d'une vivace projection spirituelle. Norve inaugure ici très clairement sa fameuse dialectique du retournement qui inverse radicalement les termes du débat : c'est sur le manque que l'on prendra appui, c'est de la faim que naîtra l'aliment.

Composés en larges versets, les huit poèmes de *Joie aux âmes* manifestent par la seule succession de leurs titres un mouvement de conquête intérieure : poème du renoncement, poème de l'aspiration, poème de l'investiture, poème de la communion, poème de la salutation, poème de la mission, poème de la révélation, poème de la possession. La référence religieuse de ces intitulés paraît évidente. Elle n'est paradoxale qu'en apparence : la farouche entreprise de vitalité que constitue l'édifice norvégien s'inscrit en effet, dans l'ordre spirituel, en relation avec le concept du divin tel qu'il l'a appris, c'est-à-dire l'image chrétienne de Dieu : le sourire de l'homme est ici le garant du sourire de l'Éternel, mais il ne peut, comme celui-ci, être appréhendé qu'au prix d'une lutte sans concession. Il s'agit donc de débusquer le désespoir dans sa tanière, de lui opposer la puissance du désir, de proclamer que le manque est un mode joyeux de l'être. Aussi faut-il d'abord délivrer l'homme de ses paresse, de ses timidités, des consolations factices qu'il se

donne. Et le poète des facilités de la poésie. Le poème liminaire de Joie aux âmes est parfaitement explicite à ce sujet :

D'un ongle de fer
qu'on racle les murs
graissés par les vers
de jolis poètes !
À poignes de crins
effaçons les frises
où brillaient ces fêtes !
C'est à d'autres faims
que nos dents s'aiguisent !

Faute de pouvoir vous lire un seul de ces longs et grands poèmes à la puissante architecture, j'ai pris le risque de réunir quelques-uns de leurs passages les plus significatifs. Aux hommes, ses compagnons, le poète montre la voie qui les conduira au château de l'âme :

Ils allaient ce soir-là s'endormir dans la tristesse / Alors ils écoutèrent le poète :

ô migrants, moi poète, j'ai le savoir. Moi, le suspect, le dissident, je suis la résidence

... J'ai appris l'homme dans ses vertèbres, le ciel dans son abîme. Et je sais regarder mon ignorance avec amour.

Ainsi je continue cette vieille race orageuse et je dis que la vie est bonne.

... J'invente la lumière dans la cécité, je moissonne des aurores dans la nuit massive.

... Je vous annonce que l'homme bâtira son château au milieu du sable incertain.

... Joie aux âmes ! C'est le cri excellent sur la terre la plus aride.

... Nous voici précédés d'un florissant sourire qui s'empare bientôt de tout le ciel. ... Les yeux nous sont donnés : le monde existe et nous avons des yeux pour le voir.

... Régions des âmes, comparez.

... Serment que nous ne renonçons à rien. Serment que nous ne consentons à aucune limite. Une si libre joie est le défi de l'homme. ... Nous avons chanté dans la ténèbre pour donner preuve de notre éclat. Nous avons lancé notre pont dans le vide. Et sur le vide notre pont a trouvé pilier.

... Impérieuse nouvelle ! visible et touchable nouvelle, arrogante et tyrannique nouvelle : Joie aux âmes.

Maintenant que la ligne de faite de sa poésie est tracée, Norge, qui n'abuse jamais de la gravité, peut donner libre cours à ce que Segalen appelle « les puissances du Divers ». C'est un homme fortement établi dans son exigence fondamentale qui allume le feu d'artifice des *Râpes* et de tous les livres qui vont les suivre. L'humour le plus saugrenu, la jubilation, la mise en question constante de l'homme et de Dieu s'y déploient : mais ils ne laissent jamais oublier, comme l'écrivait déjà l'auteur de « 27 Poèmes incertains » ni « la petite fêlure qu'il y a dans toutes les choses », ni l'inexorable conduite à tenir à son égard, que nous rappelle le poète de « Gros Gibier » : « Chance ou guigne, azur ou givre / qui ne veut mourir doit vivre. »

Au fil des ans, ce dur mot d'ordre revêtira les formes les moins attendues. Dans l'admirable *Vin profond*, c'est le surprenant valet du poème intitulé *Le Plumeau qui*, tout en époussetant meubles et objets, et, dans le même mouvement, religions et histoires, morales et faux-semblants, incite ses frères humains à épouser fortement l'existence et qui, les trouvant si timides à exercer leur talent de vivant, profère ces mots de démiurge :

Bon, bon, alors je ferai quelque chose de rien. Je ferai un désespoir habitable qui s'appellera la joie... Ce qui reste de viande entre les dents des dieux, c'est ton festin. Dévore !

Lui succédant, c'est *Le Lombric* à qui sont enseignées sur le mode plaisant toute l'évolution qui le mènera à devenir un homme, toute l'inanité de ce qu'il entreprendra dans cette future condition et l'unique méthode pour y résister vaillamment :

Toi, tu n'as même pas de regard, et comme le nourrisson tu es mal dans ta peau, tu grimaces.

Mais patience, affreux petit drôle à la tête visqueuse. Ton sang charrie l'esprit d'aventure et tu es un garçon d'avenir.

Nous deux, mon cher lombric, nous avons perdu la vieille magie d'innocence ; nous nous débattons... Nous savons qu'il n'y a rien à savoir et nous avons la rage de savoir.

Mais dors encore, mon petit besson glabre, prends des forces. Dors six cent mille ans sur ton côté droit, puis six cent mille ans sur ton côté gauche. Tu vas devenir quelqu'un.

... Quoi, tu voudrais de l'œil et de l'oreille aussi ? Pour quoi faire ? Pour voir, pour écouter ?

J'avais bien dit qu'il y avait de l'homme en toi, brave petit lombric de toujours.

Prends garde, tu vas faire comme moi. Tu finiras par te promener avec un chapeau de plomb sur chaque oreille.

Tu les appelleras mémoire et conscience et ils te seront de plus en plus lourds à porter.

... Tu les auras, tes galops d'Attila et tes cliquetis césariens, tes Xénophon mangeurs de figues et tes Victor Hugo écrasés de bagages.

... Je te connais, va ! Tu es comme moi : il te faut tout et ce Pourquoi et ce pourquoi de tout.

... Eh bien non ! Toute cette besogne a déjà été faite une fois. Et tu ne sauras jamais inventer la même chose que moi pour t'en tirer : un sourire.

Cet incroyable sourire qui tutoie le soleil et met un faux nez à la lune. Admire, admire, c'est mon testament, c'est toute ma force et c'est mon chef-d'œuvre, et tel, je crois, que nul ne pourra faire mieux.

Faut-il s'étonner dès lors que, s'étant approprié la totalité de l'œuvre de création comme son bien usuel, Norge accomplisse un suprême retournement : en s'établissant, avec *Eux les Anges*, dans la familiarité du surnaturel, il dessine simplement cet accomplissement achevé de l'humain auquel il n'a cessé de tendre :

J'avais toujours vécu dans les prodiges et pour la première fois je rencontre du naturel

Ce regard naturel et ces ailes naturelles (n'est-il pas naturel d'avoir de l'aile ?)

Et ce style naturel jusque dans les miracles...

Enfin, moi, je suis à l'aise avec les anges et je ne pourrai plus jamais m'en passer

... Vous dites qu'on ne les voit jamais. S'il n'y a que le monde visible, alors, c'est vrai, les anges, on y croirait mal.

S'il n'y avait que le monde visible, est-ce qu'il y aurait l'espérance ? Est-ce qu'il y aurait l'amour ?

Ah ! laissez-moi vous habiter, grandes buées impérieuses

Tel est Norge. Celui que nous lisons le plus souvent, qui célèbre les désordres et les paradoxes de l'existence parce que ce désordre est le seul vrai ordre de ce qu'il appelle familièrement *le grand mic-mac*. Et l'autre, sans cesse sous-jacent au premier dont il est inséparable, celui de l'énergie intérieure, du dessein secret, de la privation muée en avidité et, finalement, en conquête.

Je crois qu'il est bon de méditer dans le temps actuel la leçon de cette poésie. Elle prend sa source dans une solide conception de la dignité et de la merveille d'être au monde. Face à la nausée de Sartre, à l'homme-poubelle de Beckett, Norge est le créateur qui, dans ce siècle, a osé doter l'homme d'une stature affirmative.

La robustesse de ce parti pris s'incarne dans une poésie dont il a pu dire qu'elle est un aliment. Sa célèbre proclamation : *la poésie, cela se mange*, n'est ni une boutade ni un à-peu-près. Lui dont la vie et la poésie ne forment qu'un, je sais qu'il la tient pour un véritable pain spirituel, une sorte d'hostie, la plus incarnée qui soit. Meunier de son propre grain, boulanger de sa propre farine, il n'a pas cessé de pétrir ce pain, de le faire lever depuis ce jour lointain de 1923, lorsqu'il eut compris que ses *fresques suppliantes* d'alors devaient être *sublimées au grand feu* pour que ce brasier donne un jour naissance à ces *ailes naturelles* qu'il a pu célébrer dans son grand âge. Chemin faisant — et quel chemin ! — il a engrangé dans ce « chant général » qu'est sa poésie toutes ses fécondes contradictions, usant des

unes et des autres dans les tons les plus différents comme sa nature profonde, et reconnue, l'y appelait, à l'écart de toute pensée théorique, de toute école. De la sorte, comble du paradoxe, c'est l'homme positif qu'il a voulu se faire, célébateur et gérant du tout-venant quotidien, qui s'est haussé au seuil de l'Absolu. Il pourrait contresigner ces phrases de Suzanne Lilar, qui est de la même grande génération que lui, qui a appris elle aussi que « la mesure ne se conquiert que sur la démesure » : « contre la thèse de l'absurdité de la condition humaine, postuler que notre soif d'absolu a un sens », et encore : « Tout ce qui existe possède l'obscur intelligence de ce qui est nécessaire à sa progression. »

« Nous sommes », dit Norge dans une interview, « des îles flottantes. Les mots sont nos balises. Ils ont une vertu ascensionnelle. C'est avec les mots, c'est par sa parole que l'homme se fait des ailes ».

Certes, les ailes de Norge sont aussi celles de ses mouches très aimées, certes elles l'emportent dans les directions les plus stupéfiantes : tel est le fruit de l'intègre et salubre liberté qu'il a su se donner en s'établissant une fois pour toutes, au départ de sa création, dans l'exigence suprême. Mais le désir de voler dans le vaste champ des possibles lui est venu essentiellement de sa certitude que nous sommes au monde pour y découvrir le sacré qui s'y trouve à l'œuvre. C'est ce qui l'a conduit dire : « Chaque fois que l'on désacralise, c'est l'homme qui est perdant. »

L'homme perdant, c'est ce que Norge s'est refusé d'être parce que, très jeune, s'est exprimée en lui la violente impulsion de se refuser à être perdu, égaré, *emporté*, ainsi qu'il l'écrit, *comme une épave sur les houles des âges*. L'admirable est que ce refus juvénile et sans doute intuitif l'ait mené, par l'exaltation du désir, à l'appropriation progressive et tenace de l'univers et, par celle-ci, à sa sacralisation comme en témoigne ce poème : *Dedans* dans lequel s'énonce avec une intense conviction l'entreprise exceptionnelle de toute une vie :

Dans le sacré sublime
acharné brasier d'amour,

Dans le sacré rageur
absurde bleu de bleu

Dans le sacré tenaillant
sourire de l'archange

Dans le sacré dormeur
enragé du bête silence,

Dans le sacré fourbis noir
brûlant de la pensée

Dans le sacré dansant
jubilant du vin des vignes,

Dans le sacré tonnerre
d'amour-désespoir de tout,

Dans le sacré juron
profanateur du sacré,

Dans le sacré poumon,
poumon de la poésie

Norge,

Moi, ô
j'ai vécu

Dans le sacré.

J'exprimais en commençant ma surprise de constater le peu d'attention que les commentateurs de Norge ont voué à ses premiers recueils, cependant si éclairants quant à la genèse de son oeuvre. Il est plus surprenant encore qu'ils ne se soient pas attachés à un poème aussi significatif que celui-ci qui, publié en 1954, date bel et bien de sa première époque de célébrité. *Dedans* me paraît en effet une des clés

évidentes d'un dessein dont l'ambition spirituelle est avérée... En fait, j'ai tort sans doute de m'étonner. *Dedans* ne figure-t-il pas dans *La Langue verte*, c'est-à-dire dans celui de ses livres où Norge joue le plus librement de sa verve langagière ? D'avoir glissé comme subrepticement une affirmation aussi brûlante, aussi secrète parmi des inventions aussi ludiques est bien dans sa manière de ne confier ses secrets qu'en voilant leur éclat. Après tout, semble-t-il nous dire, avec cette décence mais aussi avec ce ferme goût de plaire qu'il revendique, chacun est libre de lire ou de ne pas lire Norge autrement...

Devant pareille alternative, comment ne me souviendrais-je pas, avec l'émotion que l'on devine, du beau titre de la pièce de son fils, mon très cher Jean Mogin, qui, par-delà la mort la plus cruelle, semble bien les réunir pour toujours : « À chacun selon sa faim »...

Copyright © 1986 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Jean Tordeur, *Norge autrement* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1986. Disponible sur : < www.arlfb.be >